

Petites histoires des lataniers par les textes

Par *Christophe Lavergne*

Récits de voyage ou mémoires sont riches de renseignements sur la végétation des Îles Mascareignes, dès le début de la colonisation humaine. Ils décrivent la faune et la flore de l'archipel et retracent aussi l'histoire de la mort lente des lataniers dans chacune des trois îles. Les témoignages des premiers colons, ceux des voyageurs et des naturalistes, sont présentés pour Maurice, Rodrigues et La Réunion selon l'ordre chronologique. Ces textes ne sont pas le fruit d'une recherche exhaustive et, faute d'accès aux ouvrages rares ou difficilement accessibles, les documents dont nous disposons, notamment pour Maurice et Rodrigues, restent assez fragmentaires.



Le Latanier, *Latania loddigesii*, attira l'attention des Hollandais dès leur arrivée dans l'île. Ils utilisèrent les feuilles pour recouvrir les cahutes et la sève servit à la fabrication de l'arack (dessin d'Édouard Pitot, coll. Mauritius Institute)

Les premières narrations connues relatives au **latanier bleu** ou **latanier de l'Île Ronde** (*Latania loddigesii* Mart.), sont rapportées par Rouillard et Guého (1999) dans leur ouvrage sur *Les Plantes et leur histoire à l'Île Maurice*. Elles sont extraites du journal¹ de voyage d'une flotte de huit navires hollandais, sous la conduite du vice-amiral Van Warwijck, qui fait escale en 1598 à Grand Port sur le site actuel de Mahébourg. C'est une sorte « dattier dont les feuilles sont si grandes qu'un homme peut s'en garantir contre la pluie sans se mouiller et, quand on y fore un trou pour le mettre en broche, y sort-il du vin comme vin sec, aimable et doux, mais quand on le garde 3 ou 4 jours commence-t-il à aigrir et pourtant est-il nommé vin de palmiste. » Van Warwijck fit construire quelques cahutes faites de branches d'arbres et recouvertes de feuilles de **lataniers**.

Figure 1. Latanier bleu dessiné par Édouard Pitot, collection Mauritius Institute (source Rouillard & Guého, 1999 : 616a.)

Dans ses *Esquisses historiques*, Albert Pitot (1905) raconte : « En 1601, l'amiral W. Harmansen débarqua dans l'île et découvrit un homme qui y aurait été abandonné 18 à 20 mois auparavant, vivant de "dattes" et de chair de tortue. Ce Français dont le nom ne nous est pas parvenu ne put résister à tant de misères et mourut à bord du "Guilder" qui l'avait recueilli. Les dattes dont il est fait mention étaient très probablement des fruits de **Latanier** ». Quelques décennies plus tard : « Un colon libre, Jan Harmansz, s'était établi à Cronenburg pour y créer une distillerie de palmiers, avec des appareils livrés par la compagnie. Il était arrivé à fabriquer 30 barriques d'arack par an. Bientôt les futailles firent défaut et le travail cessa en 1682 ». Et en 1692 Deodati décide alors « d'abandonner les **lataniers** qui se faisaient rares aux alentours des terres cultivées, pour ne distiller que de la canne. »

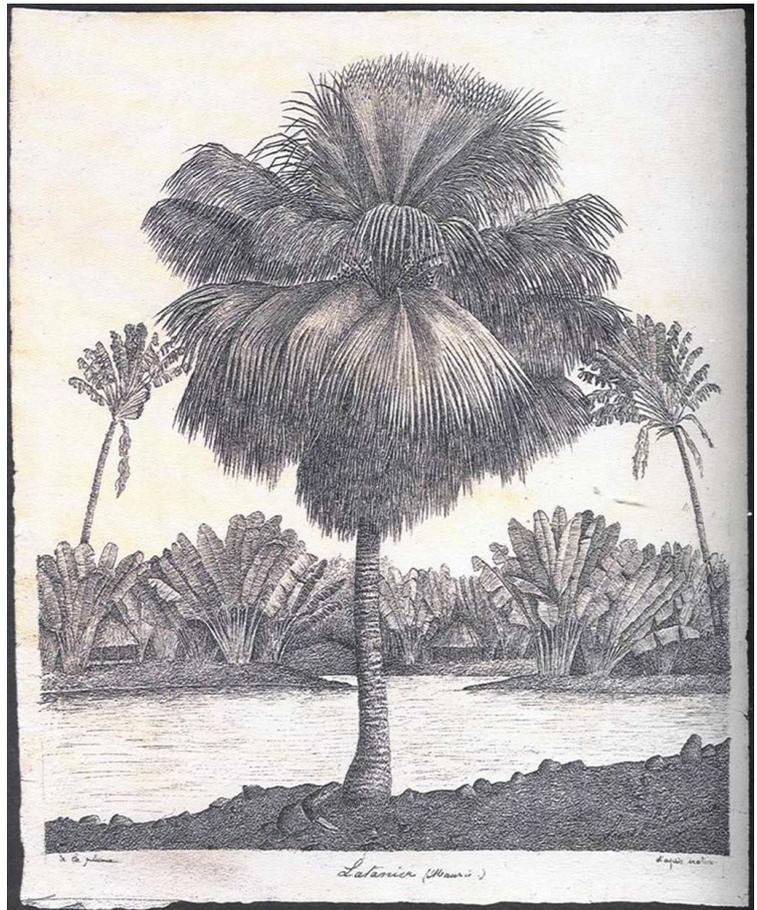
¹ Le second livre – Journal du Comptoir contenant le vrai discours et narrations historiques de voyages fait par les huit navires d'Amsterdam au mois de mars 1598 sous la conduite de l'amiral Jacques Cornille Nec et du vice-amiral Van Warwijck (1609), Amsterdam.

« Avant que la capitale ne soit transférée à Port-Louis, Cossigny avait, en 1730, construit une enceinte autour de laquelle s'élevèrent une soixantaine de cases en palissades couvertes de feuilles de **lataniers**. Pour la fourniture de ces feuilles au Port Sud Est, la Compagnie des Indes avait signé le 21 mai 1733 un marché avec les Sieurs d'Asnelle et Daladie. Le prix convenu était de 22 livres par millier. » (Purseglove 1968).

Mais en 1877, le botaniste Balfour affirme que le latanier bleu est une espèce endémique propre à l'Île Ronde, l'Île Plate et le Coin de Mire, et considère qu'il a été introduit à Maurice. Selon le même auteur, le latanier rouge existe aussi à Maurice où il est présent dans de nombreux endroits, quoique peu abondant...

Il est troublant de constater que les observations de Balfour semblent contredire les anciens témoignages. Faut-il considérer que les premiers habitants de l'Île Maurice se sont livrés à une exploitation excessive du latanier bleu, fournissant à la fois matériaux de construction, fruits comestibles et boissons alcoolisées ? La production de vin s'arrête à la fin du XVII^e siècle. Au siècle suivant, les palmes sont encore très utilisées pour couvrir les maisons et font l'objet d'un commerce de la Compagnie des Indes... En 250 années de surexploitation, les populations sauvages auraient totalement disparu, sauf sur l'Île Ronde et les îlots satellites...

Figure 2. Latanier bleu dessiné par Louis Letourneur, 1900 (source : GRIHAULT 2005).



Plus troublant encore, les récents résultats des fouilles menées sur le site de la Mare aux Songes, non loin du Grand Port dans le sud-est de l'Île Maurice ! On y a trouvé de nombreux ossements de dodo (*Raphus cucullatus*) associés à des graines ressemblant étonnamment à celles du latanier rouge² ! Dans ces conditions on peut s'interroger sur la véritable identité du latanier mauricien découvert par les voyageurs et les premiers colons...

S'agissant du **latanier jaune** ou **latanier de Rodrigues** (*Latania verschaffeltii* Lem.), c'est au huguenot François Leguat, relégué sur l'Île de Rodrigues au début du XVIII^e siècle, que l'on doit les premières informations sur ce palmier qu'il dénomme curieusement « platane ». François Leguat écrira en 1721 : « les vallons sont couverts de palmiers, de lataniers, ébéniers et de beaucoup d'autres espèces d'arbres. » Ces palmiers « ont un tronc droit qui semble être formé de larges anneaux [...]. A la cime du tronc il y a un chou [...]. Les feuilles sont fortes et épaisses et ressemblent à un éventail ouvert [...]. Nous les découpons par bandes et par morceaux, et nous en faisons des chapeaux et des parasols. »

Lui et ses compagnons ont utilisé les lataniers jaunes pour édifier sept huttes près de l'embouchure de la Grande-Rivière, à l'extrémité est de Port-Mathurin en 1691 : « ces cabanes étaient de dix

² Des graines de latanier bleu et celle d'un autre latanier pouvant être du latanier rouge nous ont été montrées par Vincent Florens & Claudia Baidier lors de l'expédition scientifique de Palmeraie-Union à Maurice en mars 2006.

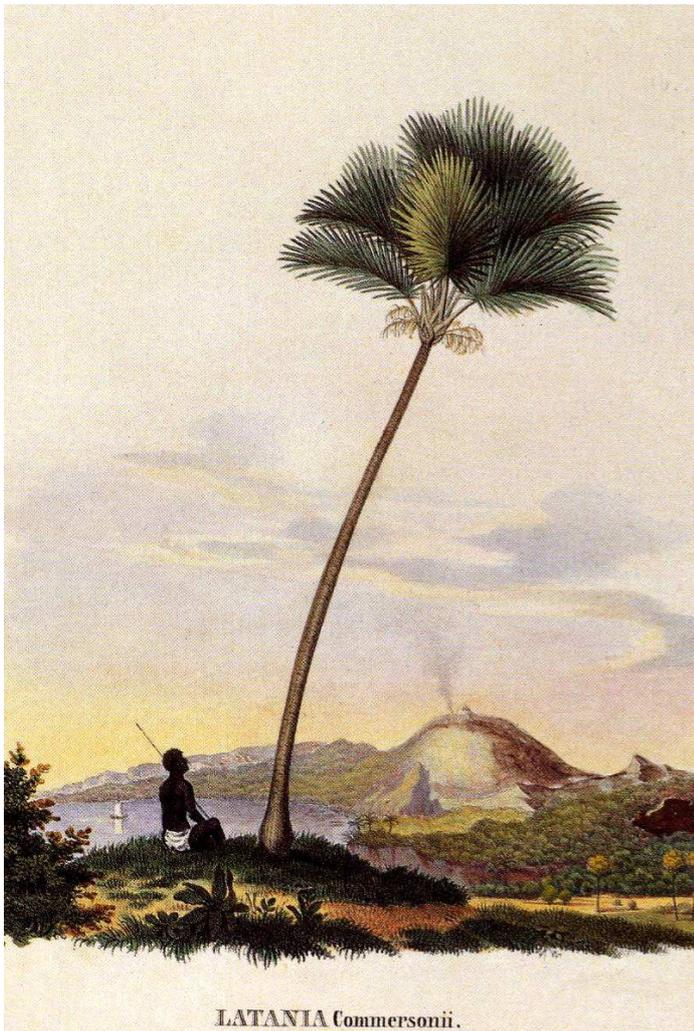
à quinze pieds en carré, les unes plus, et les autres moins, au gré des bâtisseurs. Des troncs de **lataniers** en faisaient les murs et les grandes feuilles de même arbre en couvraient les toits. »

Ils appréciaient le vin de latanier : « Nous ne trouvions aucune différence de goût, ni d'autres qualités, entre le vin du palmier et celui du **latanier**. Cette liqueur [...] plus elle est nouvelle, plus elle est agréable. Les trois ou quatrième jour, elle commence à aigrir ; et le septième et huitième, elle est aussi piquante et aussi âpre que le plus fort vinaigre sans changer de couleur. » Par contre, ils ne faisaient pas grand cas des fruits du latanier : « Comme nous avions quantité de meilleures choses [...] nous abandonnions ces dattes aux tortues et aux oiseaux, particulièrement aux solitaires [...] »

Toujours selon François Leguat, les lataniers jaunes abritaient de nombreuses espèces de lézards : « [...] Les palmiers et les **lataniers** sont tous chargés de lézards de la longueur d'un pied ; on ne saurait se lasser d'en considérer la beauté. Il y en a de noirs, de bleus, de verts, de rouges, de gris... Il y a une autre espèce de lézard nocturne [*Phelsuma gigas*], de couleur grisâtre, dont la figure est fort vilaine ; ils sont gros et longs comme le bras. Ils aiment beaucoup les **lataniers**. »

Les relégués Français du siècle des Lumières ont su tirer un maximum de profit de ce palmier providentiel dont ils utilisaient la matière première pour fabriquer cordages, fil à coudre, bourre servant à faire « de très bons matelas », mais encore pour confectionner assiettes, plats et cuillères... Selon Balfour (1877), le latanier jaune était encore abondant à travers l'île dans les années 1870 ; il y est devenu rare aujourd'hui...

Le **latanier rouge** ou **latanier de Bourbon** (*Latania lontaroides* (Gaertn.) H.E. Moore) fait partie du quotidien des premiers habitants de La Réunion, comme en témoignent de nombreux écrits ; les passages suivants en donnent une idée...



S'installer au paradis, juillet 1665 – février 1667 est extrait du livre de J.-C. F. Fontaine (2001) consacré à l'histoire de ses ancêtres : « L'installation définitive se fait à l'Habitation de Saint-Paul avec l'aide des Malgaches. [...] La petite troupe se met au travail ; il faut construire, défricher, planter et assurer le quotidien. Le temps fort agréable de l'hiver austral doit stimuler les énergies engourdis par le voyage. Pour construire les cases, des **lataniers** sont abattus. Leurs troncs, posés horizontalement, serviront à monter les murs et les feuilles à couvrir les toits. »

Figure 3. Latanier rouge peint probablement par Jossigny (1768-72), peintre de Bory de Saint-Vincent (source : collection du Royal Botanic Gardens, Kew).

Dans un contrat de concession d'une propriété située au « quartier de l'Étang du Gaule » en faveur de Gilles Fontaine et son épouse, sont accordés « droits à tous de prendre des **pommes de latanier** où il s'en trouvera... »

Des pommes de latanier sont encore embarquées à bord des navires pour nourrir les tortues destinées aux repas des équipages, comme l'atteste Durot en 1705 : « On peut dire que cette sorte de rafraîchissement [tortue

Cylindraspis borbonica] est secourable tant sur le lieu qu'en mer, en étant resté de vivantes dans nos vaisseaux plus de trois mois après notre départ de cette île, quoiqu'elles ne mangeassent point qu'un peu de **pommes de palmiers** ou **lataniers**, sans boire. »

Mais il faut attendre le tout début du XIX^{ème} siècle et la relation du voyage de Bory de Saint-Vincent pour qu'un naturaliste s'attarde à décrire la végétation de La Réunion. Il séjourne sur notre île de août à décembre 1802 et s'avère un voyageur infatigable. Dans la région du Grand Brûlé, il reconnaît deux espèces de palmiers : le palmiste rouge et le latanier. Faisant étape au quartier de Saint-Joseph, il note : « *C'est dans les environs que l'on commence à trouver beaucoup de **lataniers** : nous en rencontrerons désormais jusqu'à Saint-Paul ; cet arbre particulier à l'île de Bourbon, appartient à la famille des palmiers ; il ne vient jamais très haut. Lorsqu'il se trouve situé dans des lieux abrités, sa forme est élégante ; mais les individus qui sont dispersés sur la côte, et que les vents agitent sans cesse, sont, au contraire, d'un aspect tout à fait triste.* »

Sur le Piton de la Rivière des Remparts (l'actuel Piton Babet), Bory de Saint-Vincent remarque encore : « *Des petites chauves-souris blanches, dont je n'ai pu me procurer un seul individu, se réfugient le jour entre les pétioles des feuilles. Ces feuilles sont grandes ; leur forme demi-circulaire, ou en éventail, paraît au premier aspect différer beaucoup de celles des autres palmiers ; mais quand on la considère mieux, on y reconnaît la même structure. L'on ne laisse pas que de manger les fruits du **latanier**, quoiqu'ils soient d'un très mauvais goût. Commerson a créé ce genre que Gaertner et M. de Jussieu ont conservé sous le nom de **Latania**.* »

Plus loin, à hauteur des dunes de l'Étang-Salé, il signale : « *Quelques **lataniers**, grêles et battus des vents, sont à-peu-près les seuls arbres que je distinguais çà et là sur le désert mobile que nous laissons à gauche. Je n'y pus voir de ces petites chauves-souris toutes blanches, qui viennent chercher un asile contre les ardeurs du jour, dans les feuilles déchirées de ces arbres.* » À Saint-Denis en bord de mer, au débouché de la ravine Patates à Durand, il note : « *Tout l'atterrissement que nous parcourûmes est composé de pierres roulées, à peine liées par une végétation maigre, éparse ; çà et là : quelques **lataniers** et vacoi réussissent à merveille sur ce sol aride.* »

Un peu plus tard, sous la Restauration, Auguste Billiard arrive à Bourbon en 1817 et y séjourne trois ans. Ce haut fonctionnaire sait trouver l'estime des notables locaux et devient l'ami de la célèbre Madame Desbassyns ; il éprouve un véritable attachement

pour l'île et ses habitants. Ses lettres adressées à son ministre de tutelle, le comte de Montalivet, sont un témoignage exceptionnel sur l'état de La Réunion des années 1820, avec l'observation attentive de la vie créole, la description de la flore et des paysages insulaires.

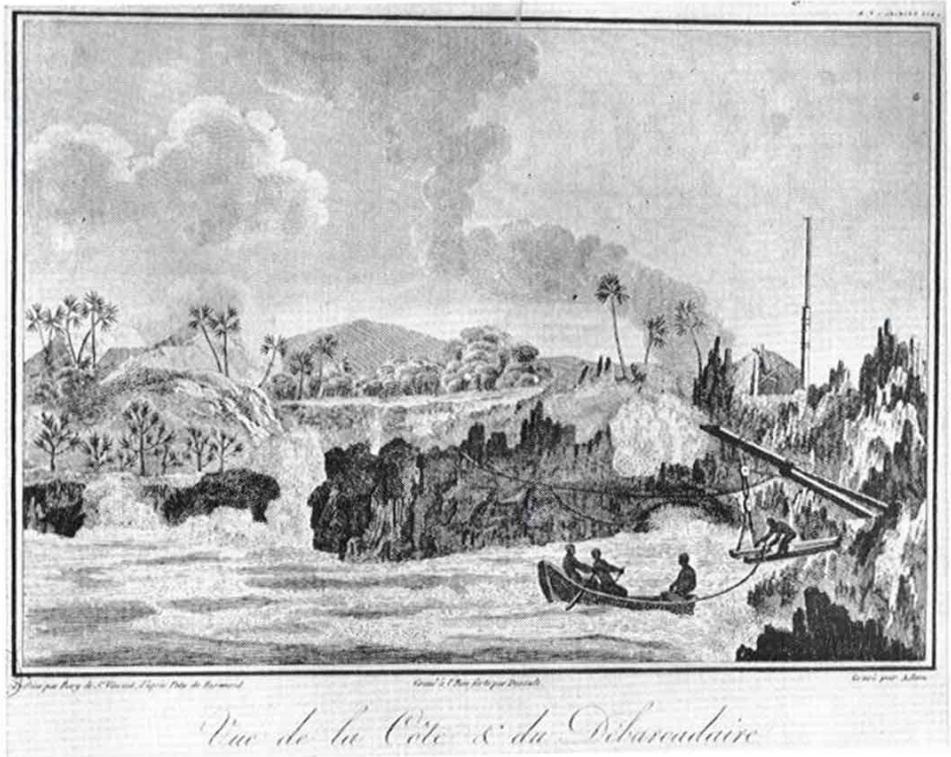


Figure 4. Vue de la côte et du débarcadere de Langevin, peint par Bory de Saint-Vincent. De nombreux lataniers sont visibles en arrière-littoral (source : LOUGNON 1962, pl. XIV, p. 176).

« [...] Dans presque toute la longueur de la côte occidentale de l'île, les savanes forment entre les cultures et le rivage une lisière aride, qui a d'une demi lieue à cinq quarts de lieue de largeur : il n'y croît qu'une herbe dure et piquante ; dans quelques endroits pousse un chiendent coriace dont les bestiaux sont forcés de se contenter. Le rivage est un sable brûlant composé de débris volcaniques et de débris de madrépores ; d'espace en espace la plage est interrompue par un cap de rochers, ou hérissée de laves dont



les torrents refroidis semblent encore lutter contre les vagues de l'océan ;[...] quelques **benjoins** dépouillés de leur écorce végètent isolément dans la savane ; sur la saillie d'un rocher, on aperçoit parfois un **latanier** sans feuillage, semblable à une colonne dont le chapiteau est renversé, ou au bord de la mer le misérable boucan d'un pêcheur. Après avoir fait une ou deux lieues dans ces décourageantes savanes, si l'on arrive au bord des remparts qui enclosent l'entrée de la petite rivière de Saint-Gilles, combien tout à coup l'oeil est agréablement surpris en découvrant, au fond de l'encaissement qui s'élargit, un tapis de la plus riche verdure, des groupes de cocotiers qui s'élançant avec une vigueur étonnante, une onde limpide qui bouillonne entre les rochers, et se partage entre les rizières dont ce beau tapis de verdure est composé. »

Figure 5. Les Pommelataniers, jadis très appréciés des réunionnais (grimpeur : Gilles Lauret).

Ce texte d'Auguste Billiard confirme la présence de savanes à **benjoins** et **lataniers** dans le bas des planèzes de la côte ouest, mais à son époque, elles sont déjà

très dégradées avec des benjoins écorcés et des lataniers qui se font rares... L'auteur en est bien conscient et il se plaint à évoquer le temps passé : « Dans ce temps-là, c'est-à-dire il y a cent et quelques années, les savanes qui bordent les rivages de l'île de Bourbon étaient couvertes de benjoins et de **lataniers** : il y avait bien quelques endroits où elles commençaient à s'éclaircir. Dans un ou deux jours un habitant se bâtissait une case avec les **lataniers** abattus autour de lui ; il coupait d'égale longueur leurs tiges droites, qui sont toutes à peu près de la même grosseur ; cela n'était pas difficile à faire, parce que le bois de cet arbre n'est qu'une bourre tenace comprimée sous l'écorce même dont il est revêtu ; il n'y avait plus qu'à coucher les arbres les uns au-dessus des autres sur chacun des quatre côtés de la case ; ils s'ajustaient dans les entailles pratiquées à leur extrémité ; puis avec quelques gaulettes on élevait une charpente que l'on recouvrait avec des feuilles de **latanier**. Il n'y avait au bâtiment qu'une porte et qu'une petite fenêtre ; je ne sais pas si la porte fermait à clef. On construisait ainsi plusieurs cases non loin les unes des autres ; la principale pour le maître, les autres pour les grands enfants et pour les esclaves de la maison. [...] On venait de France, de la patrie ; c'en était bien assez pour être cordialement accueilli. Afin de mieux fêter ses hôtes, on tuait un cochon, un cabri, ou l'on allait dans son parc à tortues en chercher une des plus grosses qu'on servait dans sa carapace, comme on le fait encore aujourd'hui.

Les tortues de terre étaient abondantes dans les sables du bord de la mer ; on n'y en trouve plus depuis longtemps ; nous les faisons venir des Seychelles et de Madagascar, qui bientôt ne pourront plus nous en fournir. »

Il se console un peu en visitant les belles propriétés de ses amis créoles qui réunissent espèces endémiques et exotiques récemment introduites : « M. Joseph Hubert demeure un peu en deçà du quartier ; sa jolie maison du Boudoir est précédée d'une avenue que forme la séparation de deux quinconces, l'un de

palmistes et l'autre de **lataniers**. Le derrière est un petit bois composé des arbres les plus précieux de la colonie : on les croirait rassemblés par la nature elle-même, autour de celui qui leur a donné presque à tous une nouvelle patrie. »

La nostalgie exprimée par Auguste Billiard en 1822 est partagée par des auteurs contemporains comme Jean Albany (1974) : « *Naguère, il y avait de petites forêts de **lataniers**, très ornementales, vers Château Morange et le Chaudron.* ». Chez Gilbert Aubry (1975), c'est la misère qui rime avec lataniers :

« *Mais les habitants en épaves
Nobles et pâles pâtissent
Dans leurs palais de **lataniers**
Aux tôles piquetées d'écorchures* ».

De nos jours, les lataniers ont disparu de la savane de la côte ouest ; Roger Lavergne (1990) le déplore : « *Ils sont plutôt rares les bosquets à **lataniers**. [...] Pour ce qui est de revégétaliser la Pointe au Sel, nous souhaiterions voir leurs jeunes palmes sanglantes narguer le dur azur du ciel. Car il faut le rappeler, ces arbres furent la parure arborée de toutes ces savanes dévastées par le sec, le sel et le feu. Même au niveau de la Ravine Bernica (à Saint-Paul), il faut avoir bon œil pour y déceler l'éventail de quelques palmes encore accrochées au délité d'un rempart vertigineux. Créole, réveille-toi. Il n'est pas d'arbre mieux adapté à vaincre les graminées de la sécheresse que notre **latanier rouge**, fleuron de beauté incomparable au palmarès de l'horticulture tropicale.* »

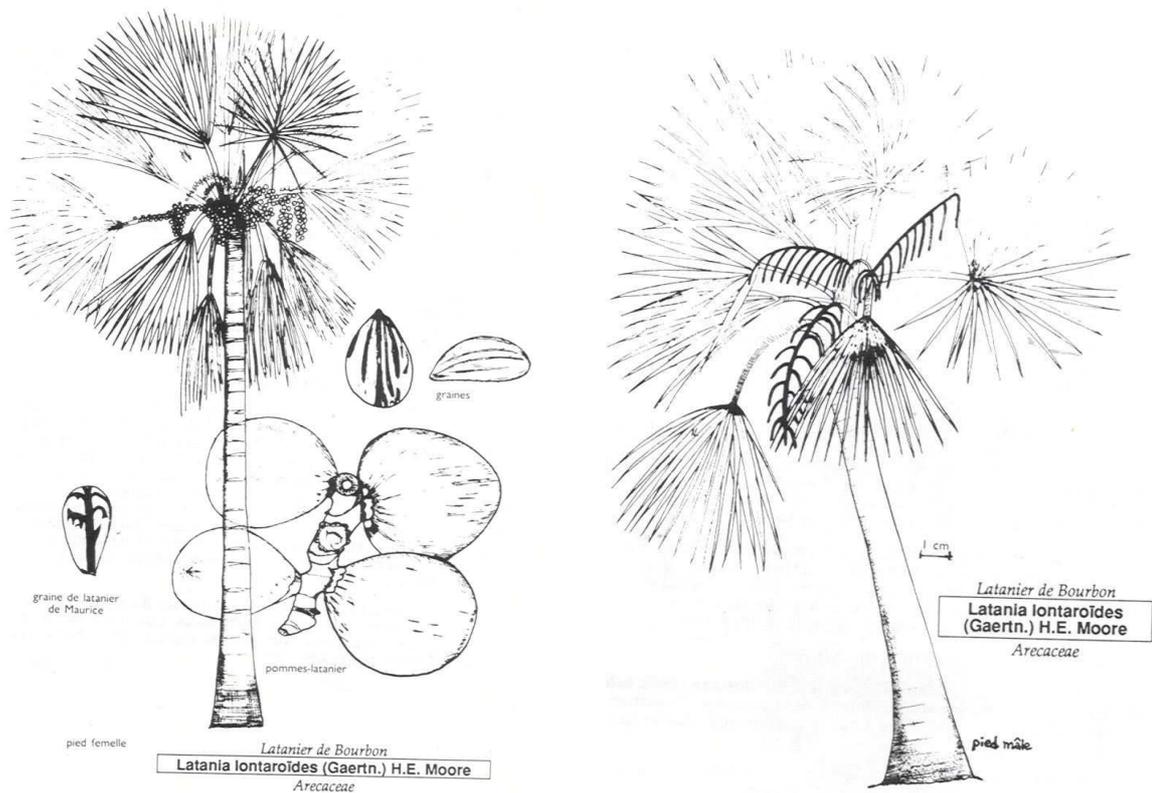


Figure 6. Individus mâles et femelle de Latanier rouge, dessinés par Roger Lavergne (source : LAVERGNE 1990, Fleurs de Bourbon, t. 10, pp. 20 et 22).

Tous ces récits montrent qu'aux premiers temps de la colonisation, l'aire naturelle du latanier rouge s'étend depuis le nord de l'île (ravine Patates à Durand) jusqu'au littoral du Grand Brûlé, en passant par Saint-Paul et Saint-Joseph. Le latanier semble absent de la côte est, à une seule exception près sur la propriété de Joseph Hubert où il a été vraisemblablement planté. Actuellement les plus grosses populations sont dans le sud de l'île, sur les communes de Saint-Pierre, Petite-Île et Saint-Joseph, principalement sur le littoral, reliques des bosquets arrières littoraux à vacoas et lataniers.

On assiste donc à La Réunion, comme à Maurice et à Rodrigues, au même scénario : l'exploitation excessive du latanier a entraîné sa presque disparition et celle de nombreuses espèces animales, plus ou moins directement inféodées à son habitat, comme la petite chauve-souris blanche décrite par Bory de Saint-Vincent (*Boryptera alba*) ou le gecko nocturne de Bourbon (*Nactus borbonicus*). Ce constat est affligeant mais, si on ne peut pas ressusciter les espèces éteintes, la restauration des écosystèmes à lataniers est du domaine du possible. Ce travail a été entrepris avec succès sur l'Île Ronde à Maurice, il reste à démarrer un projet similaire à La Réunion pour reconstituer les savanes à latanier et à benjoin. Un nouveau chapitre pourra alors s'écrire et montrer qu'il est toujours possible d'inverser le cours de l'**histoire des Lataniers...**

Références bibliographiques

- ALBANY J. (1974). *P'tit Glossaire. Le Piment des Mots Créoles*. AGP – Magazine, Cachan.
- AUBRY G. M^{gr} (1975). *Rivages d'Alizé*.
- BALFOUR I. B. (1877). *Order XCIX. PALMAE*, in BAKER J. G. *Flora of Mauritius and the Seychelles – A description of the flowering plants and ferns of those islands*. Reeve & Co., London, AES Reprint 1999, New Delhi, pp. 380-382.
- BILLIARD A. (1822). *Voyage aux colonies orientales, ou lettres écrites des Iles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820 à M. le Cte de Montalivet...* Librairie Française de Ladvocat, Paris – XIX, 485 p.
- BORY DE SAINT-VINCENT J.B.G.M. (1804). *Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique : fait par ordre du gouvernement pendant les années neuf et dix de la république (1801-1802)*, 3 volumes, Imprimerie Buisson, Paris.
- FONTAINE J.-C. F. (2001). *Deux siècles et demi de l'histoire d'une famille réunionnaise 1665-1915*. Jacques et Gilles Fontaine - Les aventuriers 1664-1729, Vol. 1. L'Harmattan, Paris, 282 p.
- GRIHAULT A. (2005). *Dodo, the bird behind the legend*. IPC Ltd., Mauritius, 171 p.
- LAVERGNE R. (1990). *Fleurs de Bourbon*, Vol. 10. Imprimerie Cazal, Sainte-Clotilde (la Réunion), 287 p.
- LAVERGNE R. (1990). *Le grand livre des tisaneurs et plantes médicinales indigènes de La Réunion*. Ed. Orphie, Livry-Gargan, 521 p. [Ed. de la thèse soutenue en 1989, Université Montpellier 2.].
- LEGUAT F. (1721). *Aventures aux Mascareignes : Voyages et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes Orientales, 1707* ; introduction et notes de Jean-Michel Racault, 1984 ; suivi de *Recueil de quelques mémoires servant d'instruction pour l'établissement de l'île d'Eden*, par Henri Duquesne (1689). La Découverte, Paris, 243 p.
- LOUGNON A. (1962). *Voyage à l'île de La Réunion de Bory de Saint-Vincent. Voyage anciens à l'île Bourbon (1801)*. Éditions Larose, Paris, 290 p. + 29 pl. illust.
- PITOT A. (1905). *Esquisses historiques*. T'Eylandt. Port Louis, Mauritius 1598-1710.
- PURSEGLOVE J.W. (1968). *Tropical Crops, Dicotyledons*, Longman, London.
- ROUILLARD G. & GUÉHO J. (1999). *Les plantes et leur histoire à l'île Maurice*, MSM Limited, 752 p.

Je remercie chaleureusement Nicole Ludwig d'avoir restructuré ce texte pour le rendre plus digeste à la lecture pour les "palmeraie-unionnistes".